

# Où nos amies les «bêtes» en font voir aux «pauvres» hommes !

## L'affaire des fuites

Comme le confessionnal, le bénitier de mon église a sa petite anecdote écologique et quelque peu insolite.

Un bénitier, au fond, ça sert à quoi, sinon à y mettre de l'eau bénite? C'est bien ce que vous pensez et vous avez raison. Eh bien! Notre digne abbé fut bien un jour à ce sujet et en l'église paroissiale, la victime innocente d'une troublante énigme. A l'inverse d'un vieux rafioteur qui prend eau de toutes parts, le bénitier de ladite église, lui, perdait son eau bénite sans qu'on y pût détecter la moindre fuite, la moindre fissure. Au fond, c'était un nouveau "tonneau des Danaïdes", car, l'abbé avait beau l'emplier, le bénitier, comme le gosier de certain "cheulard" de ma connaissance, était éternellement à sec.

L'Abbé, troublé et désireux de percer le mystère, entreprit une surveillance discrète. Il ne pouvait raisonnablement penser à un vol: on ne fait jamais chez nous, de l'eau bénite ordinaire, l'usage immodéré que fait le grand monde de l'eau bénite de cour!

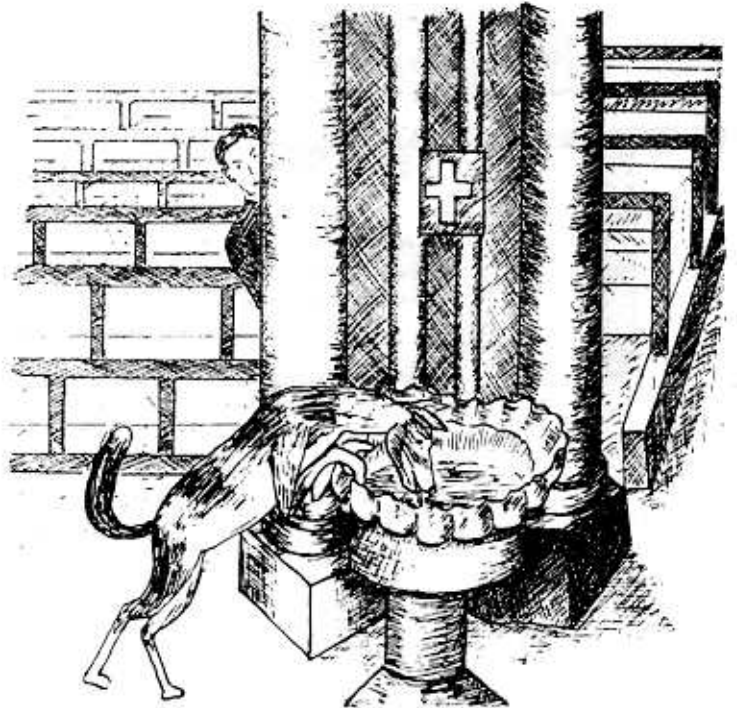
Dois-je vous dire aussi que jamais l'église ne ferme ses portes: les gens de la terre, aux chaleurs d'été, viennent parfois sous ses voûtes chercher en passant quelque fraîcheur, comme en la petite église de Paul Delmet.

Le guet fut de courte durée. Dès le surlendemain, l'abbé vit entrer à l'église, à pas feutrés et langue pendante, la Diane, la grande chienne de la "Badie Paysant". Elle se dressa contre le bénitier, y plongea le museau et

se mit à "lamper" l'eau bénite à grandes goulées.

La pauvre bête avait couru les champs et, assoiffée, venait se désaltérer au bénitier de l'église, le seul point d'eau du pays, depuis que, égoïstement, les hommes en ont supprimé les fontaines.

Qui pense aujourd'hui aux militaires déshydratés, aux oiseaux du ciel et aux chiens assoiffés?





René NOUVEAU  
et son "Pompon"

## Résurrection

Passionnés de chasse et de grand air, "le Paul et l'Hubert" s'en furent un soir, à la bécasse, à la pointe du premier bois de Pagny. Pour chasser la dame au long bec, nos deux Scrofuliens emmenèrent "Triple Sec", un chien efflanqué et rapide, tout en os et en muscles solides.

L'endroit est connu et se prête à l'affût. Il a pour nom "les trous d'obus". La bécassine et la bécasse, ayant survolé la Barine, aiment l'escale en ces lieux, quand tombent les ombres de la nuit. Elles y trouvent la fraîcheur et l'eau, et des ramures pour leur repos.

A l'affût, le Paul s'installa en un trou, Hubert la Gâchette itou. Puis tous deux attendirent sous la lune, l'arrivée du gibier à plumes.

A quelque temps de là, le Paul, ayant ouï dans les halliers un frôlement léger, écarquilla les yeux et, nez au vent, reconnut Goupil en quête de mulots.

Un renard! Après tout, ça vaut bien une bécasse! Notre homme épaula, ajusta son tir et, pan! Pour le compte, au tapis, vous étendit..."Triple-Sec"!



Image de la désolation:  
Le chasseur a tué  
son chien!

Méprise il y avait eu, c'est évident. Le Paul en fut littéralement assommé. Dans l'attente des oiseaux migrateurs et dans l'espoir de ramener à son épouse ravie une dame à long bec, il avait totalement oublié la présence de son chien.

La première émotion passée et, larmes perlant aux paupières, il lui fallut bien prendre une décision. "Ne laisse pas perdre le collier!" lui dit l'Hubert, "ça peut toujours servir!" Le Paul suivit ce judicieux conseil, puis soulevant le cadavre encore chaud de la malheureuse victime, il le déposa au coeur d'un épais buisson.

Vous allez vous récrier, âmes compatissantes! Réfléchissez pourtant: l'homme n'avait pas de bêche pour creuser à la bête une sépulture décente. Le ramener à la maison? Allez donc vous charger d'un cadavre, fût-il de chien,

durant des kilomètres, alors qu'on n'y voit goutte! Et puis, qui vous dit que le Paul ne s'était pas promis intérieurement de venir enterrer "Triple Sec" dès le lendemain, comme on le fait du chien de tout chrétien?

L'âme douloureuse, nos deux "Nemrod" regagnèrent le village.

Le lendemain, au petit jour, le Paul fut tiré des bras de Morphée par des grattements à la porte et des gémissements plaintifs. Il s'en fut ouvrir l'huis. C'était Triple Sec qui, apparemment ressuscité, réintérait son domicile.

"On a beau avoir le coeur sec, ça vous fait tout de même quelque chose!" avoua le Paul.

La bête avait la peau dure. Blessée, elle passa trois jours à dormir, sans manger, puis reprit vie peu à peu. Elle revenait des "Trous d'obus"! Elle revenait de loin!

## Le bien de famille

Cette histoire de chien nous vient de Grandménil, précisément du pays des "Chiens" durant la "guerre des boutons". N'y voyez pourtant nulle malice. Il s'agit bien d'un chien à quatre pattes! Il s'appelait Miraut, comme celui de Louis Pergaud. Et je ne connais point d'humains prénommés ainsi.

Ce matin-là donc, Miraut, le chien de l' "Achille", quitta le logis de son maître en quête d'aventures. Il s'en fut par le village, fureter de-ci, de-là, fourra le nez dans les poubelles, disputa un os à Tommy, son éternel rival et, finalement, dans une plate-bande fleurie, enterra du museau un quignon de pain qui traînait sur la chaussée. car les chiens sont économes et, en prévision des jours sombres, ils enfouissent dans le sol pas mal de provisions que rarement ils retrouvent.

Après quelques minauderies à Youkette, la chienne d'Alexandre, Miraut s'en prit à une roue d'automobile qu'il huma avec délices avant de l'arroser copieusement, car les roues de voitures semblent être aux chiens ce que les

plants de géranium sont aux maîtresses de maison. Encore qu'elles ne les arrosent point de la même manière! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit!

Ses pérégrinations le menèrent à la grange du "Firmin" dont il entrouvrit la porte mal close en y fourrant le nez. Un fumet agréable, issu des profondeurs, l'attirait irrésistiblement en ces lieux.

Et pour cause! Deux bandes de lard accouplées séchaient en une encoignure, pendues à des ficelles, tentantes pour un chien comme choux à la crème en pâtisserie pour des gamins.

Ces objets de convoitise semblaient hors de portée. Et pourtant, Miraut, narines dilatées, se dressa, s'arc-bouta, se détendit, sauta, se hissa sur un madrier et parvint, après plusieurs essais infructueux, à planter ses crocs dans la couenne. Une des masses oscilla, puis fut agitée de telles secousses que la ficelle cassa et que tout, chien compris, s'effondra dans la poussière.

Miraut avait la foi, cette foi qui, dit-on, soulève les montagnes, mais fait



aussi, à l'occasion, chuter les bandes de lard.

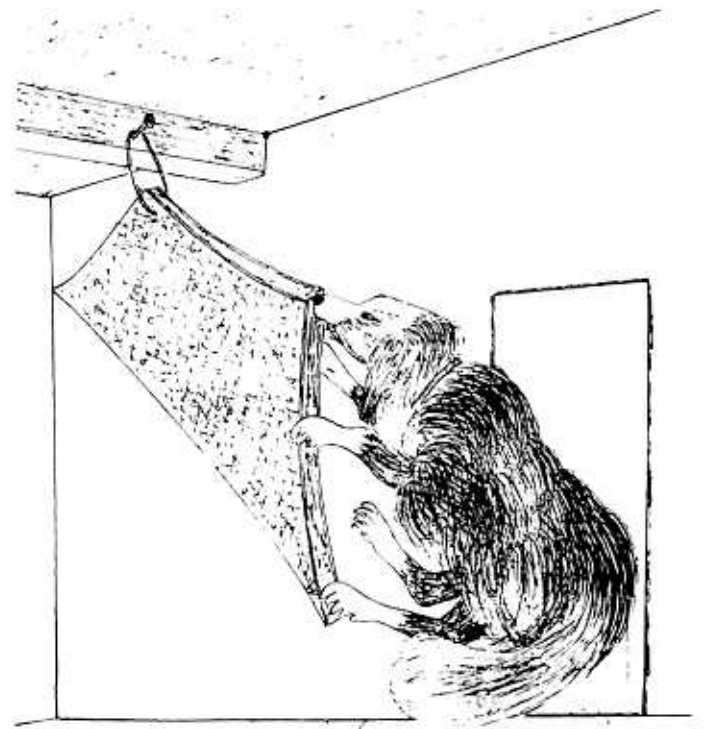
La bête étourdie, reprit promptement ses esprits. Elle s'attela sur le champ à sa tâche inhumaine, s'il n'est point osé d'utiliser ici une telle expression.

En toute chose, il n'est que le démarrage qui coûte. On dit aussi le premier pas! Miraut mordit dans la matière grasse et la prit en remorque. S'agrippant aux aspérités du sol, à reculons, il franchit la porte entr'ouverte et, conscient de son larcin, enfila une ruelle déserte qui le mena, sans plus tarder, au chemin de terre extérieur au village, loin des regards indiscrets.

Miraut était robuste, c'est certain, et la masse, lubrifiée de nature. Mais remorquer ainsi quarante livres de lard à la force des mâchoires -j'allais dire des poignets!- est un exploit sensationnel. Essayez donc, pour voir! Si vous n'avez pas de dentiers, toutefois!

Ce qui est bien certain, c'est que vingt minutes plus tard et sans se faire voir, la bête avait contourné le village et réintégré son gîte, c'est-à-dire la grange de l' "Achille", son maître, fort satisfaite, on le conçoit, du couvert assuré pour de longues semaines.

C'est là que son patron, qui n'en croyait pas ses yeux, la surprit, battant du fouet et apparemment très fière d'elle-même.



"T'as bien fait, mon chien, lui dit-il en plaisantant. Il ne te reste plus qu'à aller chercher la frangine!" Car les bandes de lard, chez nous, en Lorraine, vont par deux, comme les jambons, les gendarmes, les frères jumeaux et les tourterelles.

Ce que l' "Achille" ignorait, en sa matière grise, c'est que la matière grasse appartenait à son beau-frère, le "Firmin". Car alors, il eût sûrement ajouté: "Tout beau, mon chien, ça ne sort pas de la famille!"

## I bê Chevreuil

L'Alfred était myope comme une taupe et enragé pour aller à la chasse. Une journée qu'il était en battue avec d'autres chasseurs, ceux-ci l'avaient placé où les sangliers ne passaient jamais. Vous pensez bien pourquoi, n'est-ce pas!

Tout à coup, notre homme vit à cinquante pas, au pied d'un hêtre, une tache blanche: "C'est la bavette d'un chevreuil!" Vivement, l'Alfred épaula et... pan!

Eul Féfette atau myope coumme eune taupe et oraget pouë allet et let chasse. Eune jôûneye que l'atau o battue avot los autes chessoûes, çolles-ci l'avin to piasset vorau que los sanguies eune passin jemâë. Ve chonget bin pouquoille, ne m'est!

Tout d'in caôue, nôute houmme vit et cinquante pas, au piê d'in foyard, eune tache blanche: "Ç'ot let bavette d'in chevreuil!" Vitemot, l'Féfette épaulet et...pan!

Mais la bavette du chevreuil n'était autre qu'un camarade placé là, refroidi par la rosée du matin, qui avait sorti son mouchoir blanc pour se moucher.

Heureusement que mon sapré Alfred avait manqué son chevreuil! Sa myopie était pour lui une bénédiction, n'est-ce pas donc!

Mâë, ç'ot que let bavette d'eul chevreuil n'atau qu'in camarade piasset tout là, rafracidî pâe let rosèye d'eul métin, qu'avau sautet fuë eusse mouchoir bian pouë eusse mouchet.

Heureusemot qu'eume sâpré Féfette évaut manquet eusse chevreuil! Set myopie atau pouë leu eune bénédiction, ne m'est deûn!!

## La vengeance posthume des canards

Les chasseurs de Grandménil ont acquis grande renommée pour leurs exploits et leur efficacité.

Dimanche dernier, un bruit courut au pays comme une traînée de poudre: des canards sauvages s'étaient abattus sur un étang du val d'Ingressin. C'était un événement.

Il n'en fallait pas davantage pour décider le Victor et ses deux fils, le Daniel et le Jean-Paul à une expédition cynégétique immédiate.

Les trois hommes donc, armés jusqu'aux dents, gagnèrent les rives dudit étang, se défilèrent comme Mohicans derrière les roseaux à plumets et pan! pan! vous trucidèrent instantanément deux superbes cols-verts, bien imprudents de venir muser en ces lieux.

Le plus délicat restait à faire: récupérer les deux volatiles chus dans les eaux glauques.

Ce serait méconnaître l'équipement, l'ingéniosité et les possibilités des chasseurs de Grandménil!

Nos hommes avaient apporté avec eux un canot pneumatique qu'ils gonflèrent en hâte avant de s'élancer sur les flots. Hélas! A quinze mètres du rivage, il leur sembla, au toucher, que le frêle esquif mollissait comme brise printanière. Ce ne fut d'abord

qu'une vague impression qui devint certitude quand la ligne de flottaison atteignit le ras bord. Il n'y avait pas à en douter, le bateau se dégonflait comme un boyau percé et subséquemment prenait l'eau.

Il s'engloutit bientôt et tous se retrouvèrent endimanchés au royaume des carpes et des salamandres car, sous une mince couche de liquide, la vase était fort épaisse.

Remarquez bien d'ailleurs que, devant l'imminence du danger et, ignorant s'ils avaient atteint le point de non-retour, ils péchèrent, ces chasseurs, par faute de coordination. Le Jean-Paul, avec l'impétuosité propre à la jeunesse, se mit à pagayer en direction des canards, tandis que son père, le Victor, avec la prudence qui caractérise l'âge mûr, jugea plus sage de pagayer en direction de la rive.

Comme deux forces opposées tendent à s'annuler, jugez plutôt du résultat.

Tous s'en sortirent fort heureusement, trempés jusqu'aux os, maculés et quelque peu malodorants. Les bottes poilues du Victor et la belle chemise à carreaux du Daniel surtout, faisaient pitié à voir.

Bien dommage qu'ils n'aient pu jouir du spectacle, les canards trépassés à cette heure!



## Chasse au canard

Pour qui chasse la plume, le colvert est véritablement gibier de choix.

En ce dimanche frisquet de la froide saison, Hubert la Gâchette et Mémée la Longue Carabine s'en furent au val d'Ingressin, chasser le canard et la sarcelle, volatiles fort appréciés pour les réveillons, qu'ils soient de Noël ou du Nouvel An.

Nos deux hommes, équipés et bottés comme mousquetaires de Tréville au siège de la Rochelle gagnèrent ainsi les prairies qui bordent la petite rivière, prise en glace, il nous faut le préciser.

Quand on pêche à la ligne, peut-être l'avez-vous remarqué, on a généralement l'impression que ça mord infiniment mieux sur la rive opposée. Il n'en va pas différemment quand on chasse le canard sur les bords d'une rivière! Si bien que l'Hubert éprouva bientôt l'urgent besoin de passer sur la rive

droite, sans doute infiniment plus giboyeuse que la rive gauche qu'il traquait.

Notre homme s'aventura donc sur la glace, remarquablement solide, du moins il le pensait. L'Ingressin n'est pas un fleuve torrentueux. Il n'a ni les fougues du Colorado, ni les rapides des fleuves africains. Pourtant, un craquement sinistre retentit, suivi d'un plouf significatif. L'Hubert était au jus!

Le Mémée, compatissant, accourut et lui tendit, comme il le put, une main secourable. Las! Ce n'est pas Hubert qui vint à Mémée, mais, sur cette pente savonneuse qu'était la berge devenue, Mémée qui rejoignit Hubert en l'élément liquide.

C'était au fond parfaitement prévisible, une rive glissante favorisant l'aller bien plus que le retour. Mais n'accablons pas les deux hommes: c'est



bien à nos dépens que nous est généralement révélée l'évidence des vérités premières.

Si bien qu'après quelques débats en l'onde glacée, on vit les deux victimes d'un commun sinistre regagner la rive, jambes curieusement arquées, bottes gorgées d'aqua simplex et de vase gluante.

L'affaire ne se termina pas ainsi. L'Hubert avait perdu dans l'immersion et son fusil et son béret. Rentrer à la maison sans béret, passe encore, ça fait jeune, ça fait moderne! Mais rentrer désarmé, sans fusil, c'est une

chose déshonorante et inconcevable pour un chasseur comme pour un factionnaire.

Courageusement, malgré la température polaire, nos deux nemrods refirent donc trempette et furent assez heureux pour récupérer en la vase l'arme égarée. Le béret, lui, avait filé sous la glace, vers l'Est, en direction de Toul.

Les deux chasseurs s'en revinrent au pays, désabusés, cela se conçoit, heureux toutefois qu'aucun canard n'ait été témoin de la chose!

## Le droit d'asile

La porte de mon église est ouverte à tous les vents et à tout venant, aux croyants et aux mécréants, aux voleurs et aux honnêtes gens.

Droit d'asile, direz-vous! Peut-être, mais profitable à nos amies les bêtes tout autant qu'aux humains. Et je sais un capucin, non moine, mais lapin qui, s'il parlait notre langage, avouerait en avoir fait usage.

En ces jours de septembre, notre curé était, bien loin de ses ouailles et de son église, en pèlerinage à Jérusalem. Et c'est pendant que l'abbé était aux Lieux Saints que ce lièvre madré s'en vint au saint lieu, c'est-à-dire en notre église. C'était veille d'ouverture! La brave bête, prévoyant peut-être les tueries d'un jour néfaste pour les siens et l'extermination probable de sa race, ne semblait pas ignorer qu'au Moyen-Age, une église était lieu de refuge pour les malandrins, fugitifs et pauvres hères, menacés par une justice cruelle.

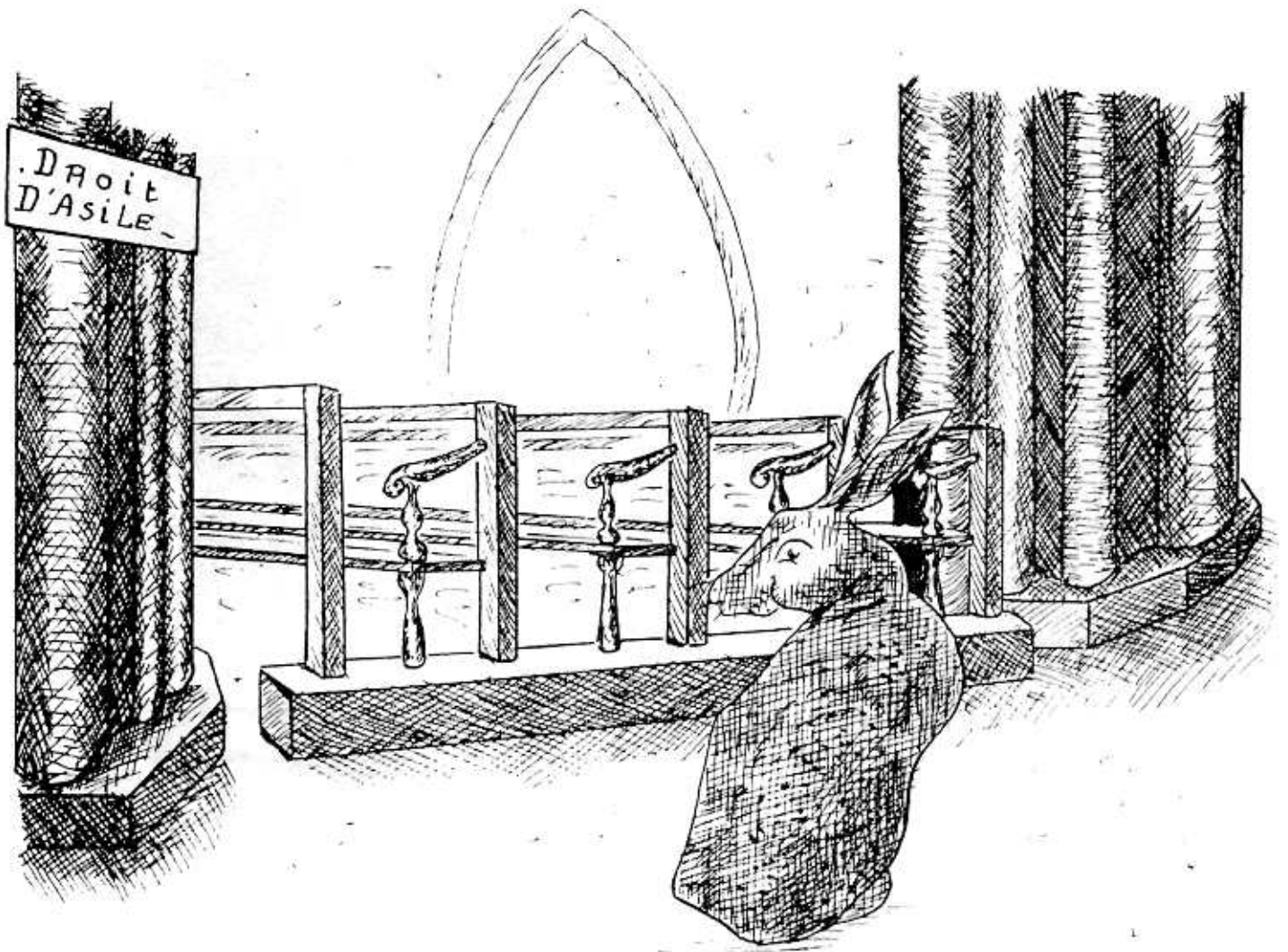
Trouvant la porte ouverte, elle était entrée dans la nef et avait inspecté les lieux. Redoutait-elle la possibilité d'une fin prématurée? Était-elle simplement soucieuse de la rémission de ses péchés? Quoi qu'il en soit, et c'est bien ce qui me fait penser que cette dernière supposition devait être la bonne, Jeannot Lapin fila droit au confessionnal.

Et c'est là que le "Mimile", notre menuisier local, en mission de réparation, trouva la brave bête, oreilles en pointe, appréciant sans doute à la fois la tranquillité d'un refuge inespéré et l'espoir d'une absolution pleine et entière de ses fautes passées.

Ce n'est certainement pas ainsi que le Mimile envisagea la chose. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la perspective d'un délicieux civet ait été à l'origine de sa réaction: il ne faut jamais juger en mal les intentions d'autrui. Je crois bien plutôt que pour lui, il importait avant tout de remettre Jeannot Lapin dans le circuit "chasseurs-chiens-gibier", si je puis dire. Car, dites voir, que seraient pour les chasseurs les journées d'ouverture si tous les lapins trouvaient refuge en nos églises.

L'homme saisit donc le lièvre par les oreilles. Las! La bête, se méprenant sur ses intentions, et probablement terrifiée à l'idée du civet, mordit à la main le Mimile qui lâcha sa prise. Jeannot s'enfuit, au sprint enfila une allée, frôla le bénitier sans y mettre la patte, franchit le portail et prit la clé des champs.

Certainement pour son malheur, car, entre nous, l'ouverture, n'est-ce point, chaque année, le Verdun toujours renouvelé des pauvres capucins?



## L'argent de poche du Tatave

Oyez, bonnes gens, la triste aventure arrivée récemment à un malheureux mari, le "Tatave" de Pagny, que vous connaissez certainement.

Le malheureux était à ce point dépourvu d'argent de poche qu'il ne se pouvait payer le moindre paquet de Bergerac et, de ce fait, se trouvait réduit à ne fumer que, de-ci de-là, la C.D.A. -la cigarette des autres- que lui offraient des âmes compatissantes. (Ne confondez pas avec la V.D.A., la voiture, des autres également, qu'utilisait avec beaucoup d'esprit, certain chanoine de ma connaissance!)

Il crut avoir trouvé la solution idéale pour se réargenter et mettre fin ainsi à une situation qu'il jugeait pour lui parfaitement désobligeante.

"J'ai, se dit-il, une bonne quarantaine de lapins. C'est bien moi, et uniquement moi, qui les nourris, qui fais le foin et les lisettes. Jamais la Lodie, mon épouse, ne s'est donné la mal de les compter. Quand j'irai à Toul, pendant qu'elle bavardera au couareuil, je trouverai bien le moyen d'en escamoter un, je le vendrai en douce et, ni vu ni connu...! J'en serai quitte pour faire nicher plus souvent mes lapines!"



Ce qu'il fit, la conscience tranquille, estimant, à juste titre, qu'il ne lésait personne, puisque le vol entre époux, légalement, ça n'existe pas.

Le lapin, un fauve de Bourgogne, fut donc promptement subtilisé et enfermé en un sac à fermeture-éclair fixé sur le porte-bagages de la moto-bécane pendant que la Lodie discourait sur le banc, avec la Gaby et la Thasie.

Le Tatave prit, tout réjoui, la route de Toul. Parvenu à la Nationale 4, il s'arrêta au "stop" comme il se doit et tâta machinalement la sacoche et la bête arrimées derrière lui. Hélas! La fermeture-éclair s'était ouverte et sa main ne rencontra qu'un sac vide. Il lui fallut se rendre à l'évidence, le lapin avait pris la clé des champs!

L'homme, désolé, coucha son vélomoteur sur la berme et appela à son aide le Titi qui passait par là. Tous deux battirent les talus, fouillèrent les fossés, sans résultat, faut-il le dire!

Le malheureux confessa dès lors à son ami les raisons profondes de sa lamentable aventure.

"Pourquoi faut-il, lui dit-il, que les femmes, si douces et si gentilles quand nous avons vingt ans, deviennent si dures avec nous quand nous prenons de l'âge? La femme, en Lorraine, la mienne tout au moins, est une créature regardante et tellement près de ses sous! Quand je lui demande quelque argent de poche pour mes petits achats, elle gémit comme si je lui arrachais la vésicule biliaire, ou rugit comme si j'offrais à la voisine un pot d'azalées!"



Et il poursuivit avec ce "coq à l'âne" qui n'avait rien à voir avec son lapin: "Et que dire de ces fermetures-éclair que l'on ne peut tenir fermées! J'en eus une un jour à mon pantalon. Je te laisse deviner la suite..!"

Je dédie ce récit à toutes les épouses lorraines. Car il est vraiment des maris qu'accable le malheur!

## Le bouillon manqué

"Le Julien" était cultivateur à la ferme du Point-du-Jour, une ferme située à l'entrée du Val-des-Nonnes et, ce qui est singulier, à l'Ouest du territoire communal, c'est-à-dire dans la direction où le soleil se couche.

Cette singularité est secondaire et s'explique: si l'on a pu dire que chacun voyait midi à sa porte, il n'est pas moins déraisonnable d'affirmer qu'on

se trouve à l'Est de bien des points de la planète!

Plus important est la proximité des bois qui ombragent les coteaux voisins, forêts de chênes, de hêtres et de résineux, ces derniers ayant remplacé les vignes disparues depuis le début du siècle et la première guerre mondiale. Cette proximité de la forêt explique les contacts que put avoir le Julien

avec la nature et surtout ses rapports fréquents avec les animaux des bois.

Un jour, rentrant chez lui, il trouva en son corridor un renard qui, surpris, reflua devant lui et bondit en sa cuisine où il cassa quelque vaiselle avant de réussir à s'échapper par où il était venu.

Votre réaction sera peut-être de crier à la galéjade! Eh! Pas si vite. Avez-vous vécu à proximité des bois pour juger ainsi? Des aventures surviennent dans les villages perdus, dans les fermes isolées, qui ne se produisent jamais à Toul, Place de la République. Il est vrai que les rues fréquentées des agglomérations en voient d'autres, et de bien différentes!

Mais venons à notre récit. Un matin, vers onze heures, le Julien rentrait des champs. Il avait retourné à la charrue une pièce située au pied du Tancul, ce lieu élevé, planté de noirs épicéas. Quand il pénétra dans la cour de la ferme, son attention fut attirée par les cris effarouchés de ses oiseaux de basse-cour. Les coqs s'agitaient, les poules gloussaient, les couveuses battaient le rappel et les poussins piaillaient en accourant. Ayant levé la tête, notre fermier aperçut dans le ciel un oiseau de proie qui planait à trente mètres à peine au-dessus du toit. Une buse, apparemment, ou plutôt un autour, puisque les buses, contrairement à la croyance généralement admise, ne s'attaquent guère aux poulets.

Le sang du Julien ne fit qu'un tour. Il avait un compte à régler avec ce rapace qui depuis longtemps se plaisait à décimer impunément ses couvées. Il abandonna sur place sa charrue et son attelage, puis bondit à son corridor où il saisit son Hammerless suspendu au mur.

Hâtivement, il y glissa deux cartouches et se retrouva dans la cour quelques instants plus tard, dans la cour où il eut la satisfaction de voir son autour continuer sa surveillance et sa menace.

Vivement il épaula, visa et tira deux fois, coup sur coup. Des plumes voltigèrent, attestant coup au but, et l'oiseau piqua du bec, tombant sur

la toiture où il disparut à sa vue.

Enfin! le Julien jubilait. Il courut à la remise, en sortit une échelle qu'il dressa contre la muraille. Il en gravit les échelons, franchit la "chânate" et se hissa sur la toiture, à la recherche de sa victime.

Fait inexplicable, le rapace avait disparu. Avait-il repris ses esprits et gagné le large? L'homme eut beau chercher, tourner autour de la cheminée, explorer les corps d'évacuation des eaux, inspecter de haut les alentours de la ferme, redescendre au sol et faire le tour du bâtiment, il ne trouva rien. Il faut être chasseur pour savoir le prix d'une telle déconvenue.

Au repas qui suivit, le sujet de conversation fut bien cette inexplicable disparition de "la buse". Et puis, un clou chassant l'autre, on oublia l'aventure.

Quinze jours plus tard, la "Claire", l'épouse du Julien, lui dit un beau matin: "Tu ne trouves pas, mon homme, que depuis quelque temps, ça sent un drôle de goût en notre cuisine?"

- Ben, ma foi, j'allais te le dire, Je trouve même que, chez nous, ça sent le crevé!" rétorqua le Julien.

Une telle concordance dans les sensations ne pouvait être qu'attestation de l'authenticité de la chose. On chercha donc partout ce qui pouvait "sentir" de la sorte.

Et savez-vous ce qu'on trouva et où on le trouva?

Je ne dirai pas le fumet, mais bien plutôt la puanteur, mena les deux époux aux planches qui fermaient l'ouverture de la vieille cheminée lorraine, en-dessous du trou d'arrivée dans la cheminée du tuyau de poêle de la cuisinière. Là se trouvait le corps en décomposition de l'oiseau.

"Ah! s'écria le Julien, si on avait fait du feu à l'âtre comme autrefois, le rapace tombait sûrement dans la marmite suspendue à la crémaillère!

-Et quel bon bouillon nous aurions eu!" conclut la Claire.

Ce sera notre conclusion!

## Le Laoû et l'Violon

Le dimanche, après les vêpres, les jours de mariage, aux fêtes du voisinage, le Michel, l'ermite de Housselmont, descendait de son ermitage, avec sa musique sous le bras. Il allait faire danser les garçons et les filles des environs, avec son violon. S'il était ermite de la chapelle, il était aussi musicien.

Un jour, il revenait de la fête de Bagneux. Il était chargé comme une bourrique, de michottes et de bonnes choses qu'il avait récupérées dans le village en faisant la "traînée". C'est ainsi qu'on appelait la quête qu'on faisait de maison en maison, pour se faire rétribuer. En ce temps-là, les gens n'avaient pas beaucoup d'argent.

L'dimoche, éprès los vêpres, los joûes d'mariache, los fêtes d'eul voisinache, eul Michel, l'ermite de Housse le Mont, dévalo d'eusse n'ermitâche, avo sé meusique dezou l'bras. L'allô fâre danset los gâchons ovot los gâches, do z'euvirêun, avot eusse violeûn. Si l'atô ermite de lé chépelle, l'atô quo meusicien!

Eune joûnèye, y reveno de lé fête de Bagnuè. L'atô charget coumme eune bourrique, de michottes et de boûnes choses que l'avô reguicheye do l'villache, o fayiant lé trenèye. Ç'ot inlà qu'on appelle lé quête qu'on fayiô de majon o majon, pôu eusse fâre rétribuet. Do eul tot lé, los geos n'avin ouère de sous...





Tout d'un coup, en traversant le bois de la Woëvre, en sortant de Bagneux et en allant à Barisey, un gros loup vint l'accoster et se mit à le suivre. Ce devaient être les michottes et toutes les bonnes choses des gens de Bagneux qui sentaient bon et le rattachaient.

Le pauvre Michel en eut bientôt assez d'avoir un tel compagnon qui le suivait toujours de plus près. Il crut l'amuser en essayant de lui donner des michottes et aussi le reste.

Notre loup dévorait comme un Gargantua, il avait aussitôt fini d'avalier le tout et il était toujours plus méchant. Sa besace était vide, il n'avait plus rien à lui donner.

Il n'avait plus qu'une ressource, il prit son violon et lui joua ce qu'il avait de mieux en son répertoire. On aurait cru que notre loup n'approuvait pas sa musique. Il se mit, la queue entre les pattes de derrière et décampa comme un péteux!

Eh! Si j'avais su, que dit le pauvre Michel, j'aurais commencé par lui faire de la musique. Je n'ai plus rien dans mon sac!!

Tout d'in caoûe, o travochant eul bouë de lé "Ouèvre", o sautant fuë de Bagnuë, o n'allant é Bergey, i groûe laouë vint l'accostet et eusse mit é l'seure. Ça dovô to ête los michottes écot toutout los bounnes chaoûses dos geos de Bagnuë que sotint beûn, qu'eul ratirau!

Eul paure Michel, o n'é éveut bintoûe esset d'aoûie i compagnon inlà, qu'eul souyivô toujoû peu proche. Y crôt l'émeuset o n'approuvant de li bâiller dos michottes équot eul reschte.

Noûte laouë dévoret coumme i Gargantua, l'avau auchetoûe fini d'avalier toutout et l'ataû toujoû peu méchant. Sé besace atau veilledet, y n'avau puë rin é li d'net.

Y n'avau to pû qu'eune ressource, y peurnet eusse violon et il y joué ce que l'avau de meuye. On n'arau creu que noute laou n'approuvém' sè meusique. Y se mit lé quaoûe otre los pattes de derrîe, y décampet coumme y péteux.

Eh! Si j'aveuille séveu, que dit eul paure Michel, j'arau quémossset pâë li fâre de lé meusique. Je n'â puë rin do eum'sac!!

## L'oiseau de malheur

Il y a quelques années, le quartier de Bautzen, à Ecrouves, était différent de ce qu'il est aujourd'hui. Comme à présent, la Nationale 4 le traversait de bout en bout, mais une nationale campagnarde et bon enfant, bordée de platanes gigantesques, de platanes à pompons, géants redoutables issus du monde provençal.

Comme toute rose a ses épines, ces arbres avaient leur beau et leur mauvais côté et, partant, leurs défenseurs et leurs détracteurs, aussi irréductibles les uns que les autres, si bien qu'on mit dix ans à les abattre et qu'il s'écoula bien de la sève, beaucoup de salive et plus d'encre encore avant qu'on y parvint.

Les premiers vantaient leur frais ombrage, l'esthétique de leur ramure, l'épuration de l'air, que sais-je encore? Et ne parlaient rien moins que d'en appeler à la Commission des Sites. Et allez donc! Une vieille dame alléguait le refuge qu'ils offraient de leur tronc au passage des bolides roulant à folle allure sur la route voisine. Une jeune demoiselle émit une opinion quelque peu similaire, s'y trouvant à l'abri des vues, en galante compagnie.

Que leur reprochaient les autres? Des tas de choses! "On est gelé sous leur feuillage! On n'y voit jamais le soleil" disait Pierre.

"Leurs feuilles mortes pourrissent nos tuiles et nos chânotes!" disait Paul.

On n'en finit pas de les remplacer.  
Et ça nous coûte les yeux de la tête!"

"Si un jour d'orage, appuyait  
le Jean, une cuisse de platane s'effondre  
sur mon pavillon, on ne récupérera que  
des poussières!"

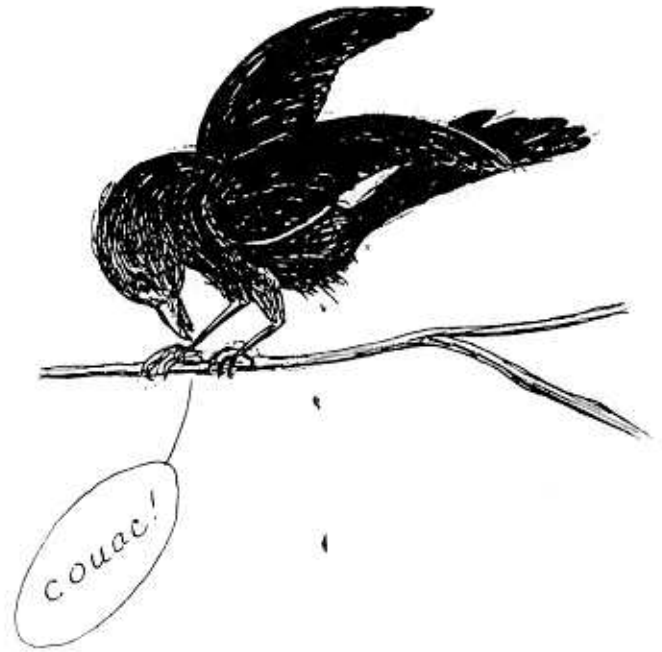
Et puis, le Jojo venait à la res-  
cousse, affirmant, non sans raison,  
qu'avec de tels colosses, la modernisation  
du quartier était impossible et qu'on  
ne pouvait, au contact de leurs racines  
énormes et en perpétuelle évolution,  
établir des trottoirs devant les habita-  
tions ou installer le tout-à-l'égout,  
toutes choses indispensables au siècle  
où nous sommes.

Le Victor voyait la chose sous  
une autre optique: Ils sont farcis de  
corbeaux, disait-il, Ce n'est pas déco-  
ratif!" Et comme, scientifiquement, il  
recherchait le pourquoi des choses, il  
vous expliquait en remontant aux sources:  
"Nos chasseurs ne tuent plus rien, c'est  
un fait. Et comme ils n'ont rien à tuer,  
leur grand dada est la destruction des  
nuisibles: impitoyablement, ils s'en  
vont en guerre contre les buses, milans,  
éperviers, petits-ducs et autres oiseaux  
à bec crochu. Ah, ils feraient mieux,  
comme en Provence, de tirer leurs cas-  
quettes. Tuez les moustiques, Monsieur,  
vous n'aurez plus d'oiseaux!"

"Détruisez les rapaces, corbeaux  
et corneilles vont se multiplier comme  
les Chinois derrière la Grande Muraille,  
parce que les buses massacrent les cor-  
beaux. C'est simple, il fallait y songer.  
Car l'échelle animale est un tout et,  
si vous en détruisez un maillon (un  
maillon d'échelle? euh! enfin, passons!),  
de deux choses l'une, ou les espèces  
voisines en meurent, ou elles prolifèrent!"

Inclinons-nous devant les connais-  
sances approfondies et les déductions  
savantes du Victor qui concluait: "Voilà  
pourquoi nos platanes sont surchargés  
de nids inesthétiques! Voilà pourquoi  
nos tympans vibrent désagréablement  
aux lugubres croassements de ces oiseaux  
maudits. Voilà pourquoi nos pas de portes  
sont émaillés de fientes, car ils vous  
laissent tomber des tas de choses qui  
jamais ne sont des louis d'or!"

Et puis, les corbeaux sont des



oiseaux de malheur; depuis la Retraite  
de Russie, la chose est connue!"

Ainsi parlait le Victor, tout à  
ses théories.

Les idées mènent aux faits, c'est  
incontestable.

Le 12 juillet au matin, un samedi,  
le Victor, vêtu de son plus beau complet,  
sortit de sa demeure pour se rendre

à la ville. Il n'avait pas franchi le seuil qu'il sentit un floc sinistre sur son épaule. Ayant vivement "tombé" la veste, il y vit une tache huileuse, une large tache en étoile, qui gagnait sur le tissu comme pâte d'encre sur papier buvard, tandis qu'au même instant plusieurs corbeaux croassaient à dix mètres au-dessus de lui d'une voix qu'il crut ironique.

Furibond -on le serait à moins- il rentra au logis, saisit une carabine, se précipita au-dehors, ajusta un des oiseaux et pan..., vous l'expédia dans l'autre monde, sans se soucier si ce corbeau était l'auteur de sa mésaventure.

Des yeux, il suivit la bête qui, dans les affres de l'agonie, battait des ailes éperdument pour se remettre en ligne de vol, mais qui, finalement, tomba sur la route, aux pieds mêmes de deux gendarmes en tournée. Il est de ces coïncidences contre lesquelles personne ne peut vraiment rien!

Le délit était flagrant. Séance tenante, on lui dressa procès-verbal pour "action de chasse en temps prohibé, sur la voie publique et sans permis". C'était accablant! Le pauvre homme, à cent lieues de se croire l'auteur de tels méfaits, en fut si abasourdi qu'il ne trouva rien à répondre.

S'étant ressaisi -après le départ des gendarmes naturellement-, il ne

vit qu'un recours à cette lamentable affaire: aller trouver le maire de la commune qui pourrait peut-être intervenir et arrêter les poursuites.

Ce qu'il fit séance tenante. Hélas, le maire était absent pour affaires de famille et ne devait rentrer que le lendemain matin. Le Victor revint donc au domicile du bourgmestre, le dimanche, avant la messe. "Mais, lui dit celui-ci, vous auriez dû venir plus tôt! Les bureaux sont fermés aujourd'hui. Je ne vais trouver personne. Et comme c'est demain le 14 juillet, je ne pourrai guère intervenir avant mardi matin."

Avez-vous remarqué comme parfois les choses "s'emmanchent" fort mal! Au jour dit, Monsieur le Maire s'en fut dans les bureaux. "Hélas, lui fut-il partout répondu, nous n'y pouvons plus rien: l'affaire est transmise à Nancy et suit son cours".

Elle le suivit si bien que le pauvre Victor, sanctionné comme un vulgaire braconnier, dut extraire du portefeuille un nombre impressionnant de billets de mille.

"Plus de vingt billets pour un corbeau! Mais c'est plus cher qu'un chevreuil!" se lamentait-il à tout venant.

Plaignez-vous encore, automobilistes étourdis, pour la dérisoire contravention d'un stationnement interdit!

## «Mignon ! Mignon !»

Un couple de Parisiens se promenait dans la campagne. Ce n'étaient plus des jeunes gens.

Ils arrivèrent dans une ferme, dans la cour. La maîtresse présentait une vache à un taureau.

Celui-ci manifestait une indifférence plutôt décevante. Il ne regardait pas du tout la femelle. La maîtresse lui grattait la tête en disant: "Mignon! Mignon!"

I couple d'périsiens eusse promonau do let campagne. Ce n'atau dojet puë dos jeunes geos.

L'arrivèrent do eune ferme, do lé coûe. Let mâtesse présentau to eune vèche et l'tauré.

Cîe-ci manifestau eune indifférence peu-toûe déc'vente. Y n'roitaum' dejet let paure femelle. Let mâtesse li grattau lé pouillotte o fayant: "Mignon! Mignon!"



"Pourquoi lui grattez-vous la tête, en lui disant "Mignon! Mignon!"?"

-C'est pour l'exciter, pour qu'il soit amoureux!" lui répondit la fermière.

Nous ne savons pas ce que cela a donné, mais l'année suivante, nos deux Parisiens repassèrent devant la même ferme. La dame avisa la maîtresse et la salua bien honnêtement, comme une reconnaissance.

Mais le Monsieur était plutôt réticent, la saluant juste poliment, tout en montrant une calvitie assez localisée.

-Vous faites la grimace, Monsieur!" lui dit la fermière.

-C'est bon, fit-il, je vous retiens, vous, avec vos "Mignon! Mignon!"

-Pouquot que ve li grattet let tête inlà, o li d'jant "Mignon! Mignon!"?"

-Ç'ot poûe l'excitet, poûe qui saûe amou-roûe!" , que lit répondit let fermière.

Je n'savons c'que ça ait d'net, mâ l'anneye d'éprès, nouës daoûe périsiens eurepessèrent devot let même ferme. Let dame avisa let mâtesse et lé salua bin honnêtement, coumme in' reconnais-sance.

Mâ, eul Monsuë atau peutaouë réticent, let saluant juste polimot, tout o montrant eune calvitie asset localisée.

-Ve fayiet let poûte, not' Monsüe!" dit let fermière.

-C'est beun, qu'i fit, je ve retins, vous, avot vouû "Mignon! Mignon!"

## Lé bocatte de lé Nanette

La Nanette était de Gémonville. Elle demeurait dans la rue des Cornes de Biques\*, que tout le monde connaît bien.

Les maisons sont placées d'un côté de la rue, et puis, le ruisseau, l'Aroffe, coule de l'autre côté.

Une journée qu'elle faisait la lessive dans le ruisseau, devant chez elle, sa chèvre qui était attachée après un piquet un peu plus loin, faisait des "bée, bée" à n'en plus finir.

La pauvrete aurait bien voulu avoir le bouc avec elle. C'était cela qu'il lui fallait.

Lasse de l'entendre, la Nanette alla lui flanquer un coup de sabot: "Vas-tu te taire, vilaine garce, sale bête, tu m'ennuies avec tes lamentations!"

Lé Nanette ato de Gémonville. Eulle demorô do lé rue dos Coûnes de Biques\* que tout chécun conneut bin.

Los majons sont piaceyes d'in coûtir de lé rue, et peu, eul reu, l'Aroffe, coule de l'aut' coûtir.

Eune jounaye qu'eulle fayiô lé bièye dot eul reu, d'vot chie lèye, se bocatte qu'atô ettecheye éprès i piquet y paou pu lon, fayiô dos "bé, bé" à n'o pu fini.

Lé paurote arô ben v'leut aouïe eul boc avô leye. Ç'atô celé qui li fallô.

Lasse de l'oyie, lé Nanette allait li flanquer i caouë de sabot: "Te vas t'y te couger, peute garce, wate bête, te m'enneuiye, avô tos lamentâtieuns".

\* On prétend qu'autrefois cette rue était pavée en cornes de biques. C'était plutôt une rue habitée par de pauvres bûcherons qui, tous, possédaient une bique.



Le Nicolas, qui était vannier\*\* de son état et qui faisait un van à côté, lui dit ainsi: "Mais, Nanette, ta chèvre va au bouc, c'est cela qu'il lui faudrait!"

"Je le sais bien, allez Nicolas, qu'elle répondit, mais elle n'a qu'à se taire. Est-ce que tu m'entends, moi, quand ça me tient?"

Eul Colas, qu'atô vannîye \*\* et fayîô i van à coûtir, li dit inlà: "Mâ, Nanette, té bocatte va au boc, ç'ot celé que li fauré!"

"Je l'sé bin, allé Colas, qu'eulle répondit, mâ, eulle n'é qu'esse coûger! Te m'oyie ti, mi, quand ça me tint?"

\*\* Il y avait à Gémonville d'excellents vanniers qui fabriquaient des "petits vans" et de très bonnes corbeilles à grain, ainsi que des paniers où l'on mettait lever la pâte pour faire le pain.